

Sr. Marie-Madeleine
**LA MARCHÉ
À LA MORT**

나를 죽임을 당한 것이 영광인가
말씀이 어리약이 제 아버지의
부르심을 기다렸는 것 같습니다

메들라수녀

La marche à la mort

다국적전쟁을 무력으로 항복한다

1950 : les forces militaires de la Corée du Nord, sous régime communiste, engagent une offensive d'invasion sans précédent contre la Corée du Sud. C'est le début d'une terrible guerre qui va durer 3 ans.

Cinq carmélites françaises, fondatrices du carmel de Séoul, vont être prises dans la tourmente de ce conflit meurtrier au cours duquel elles opposeront toujours le témoignage courageux d'une foi vive et d'une charité sans faille. L'une d'entre elles, sœur Marie-Madeleine, bien qu'alors presque entièrement aveugle, a consigné les chroniques du périple hallucinant qu'elle a vécu avec ses compagnes.

Ce récit constitue non seulement un témoignage de vie spirituelle, mais encore un véhément plaidoyer pour la paix entre les peuples.



 Éditions
du Carmel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paroles : « Il faut partir, vite, vite, venez ! »

En hâte, nous avons repris l'habit religieux. Nous voulions aussi emporter le petit paquet individuel, mais les soldats s'y opposèrent en disant : « Nous vous emmenons pour remplir quelques formalités et vous serez de retour ce soir. » Il fallut donc les suivre les mains vides comme pour une promenade.

Nos petites sœurs rassemblées dans le corridor sanglotaient. Sœur Marie-Madeleine reconnaissant la voix de sœur Marie-Élisabeth lui dit :

– « Mon enfant, c'est le moment. »

Elle reçut cette réponse toute de foi et d'abandon :

– « Ma Mère, si Jésus le fait ainsi, c'est le meilleur. »

Puis elle continua :

– « Donnez-moi la main, j'espère que pour conduire une aveugle, ils me laisseront passer et je pourrai aller jusqu'au tour », et se retournant vers ses compagnes elle leur dit avec fermeté :

– « Ne pleurez pas devant eux. »

Nous étions arrivées à l'extrémité du couloir ; voyant que nous allions disparaître, nos petites sœurs crièrent avec un accent de douleur inexprimable :

– « Nos Mères, nos chères Mères, bénissez-nous ! »

Notre Mère se retourna pour tracer dans l'espace un grand signe de croix, pendant que Mère Marie-Madeleine disait à sœur Marie-Élisabeth :

– « Nous vous confions le monastère ; vous l'aînée, vous nous remplacerez auprès de vos petites sœurs. »

Au seuil du tour⁴ il fallut se séparer. Une dernière pression de main, un dernier : « En Dieu toujours », et ce fut fini. Nous ne devions plus revoir notre bien-aimé carmel.

- 2 Matines : premier office du cycle liturgique d'une journée qui, à l'époque, se récitait la veille au soir.
- 3 Dom Marmion : moine et abbé bénédictin de Maredsous, auteur spirituel très apprécié, béatifié le 3 septembre 2000.
- 4 Tour : cf. note 1 p. 11. Dans l'usage courant, le terme désignait aussi bien la pièce contenant l'objet que l'objet lui-même.

3. Emprisonnement à Séoul

15 – 19 juillet 1950

Deux autos nous attendaient au pied de la colline avec chacune deux soldats armés. Dans l'une prirent place le Père Gombert, son frère, le Père Coyos et sœur Marie-Henriette. Dans l'autre, Mère Marie-Mechtilde, Notre Révérende Mère, sœur Marie-Madeleine et sœur Bernadette.

Au centre de la ville, on nous fit descendre devant un grand immeuble, probablement un hôtel transformé en ce qu'ils appelaient pompeusement, nous l'avons su après, le camp de préservation pour la paix.

Au premier étage, deux civils nous attendaient pour un interrogatoire. Après les questions habituelles, auxquelles (sans exagération) nous avons répondu plus de cinquante fois – âge, nationalité, date de l'arrivée en Corée, profession –, l'entretien prit une autre tournure : l'impérialisme capitaliste, son opposition aux maximes de l'Évangile, le Pape, les œuvres d'André Gide pour lequel ils ont tous une profonde admiration. Cela dura deux ou trois heures ; puis on nous fit passer dans une autre pièce et comme on ne s'occupait plus de nous, nous en avons profité pour prier et réciter en *Pater*⁵ nos Matines de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Au début de notre vie de souffrance il nous fallait plus que jamais la protection de notre Mère du ciel.

Vers 6 h, on nous fit descendre au rez-de-chaussée, dans une grande salle où nous eûmes l'agréable surprise de rencontrer Monseigneur Byrne, son secrétaire le Père Pooth, ainsi qu'un prêtre coréen, le Père Youn ; le délégué apostolique avait été

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous allions à Pyong-Yang où nous sommes arrivés le 21 juillet vers 7 h du matin.

On nous conduisit rapidement de la gare à la cour de justice. Pyong-Yang était alors une belle ville de 600 000 à 700 000 habitants. Avec ses larges avenues et ses grands boulevards, elle nous parut plus coquette que Séoul. Les personnes que nous croisions en chemin nous regardaient avec pitié.

Dans la grande salle où nous devions passer la journée, nous attendait une magnifique peinture de Staline et du Président de la République nord-coréenne, Kim, plus grande que nature. Nous étions assis devant de petites tables-bureaux comme des écoliers dans leur salle de classe. Défense de bouger, encore plus de sortir. Le silence nous enveloppait et chacun suivait sa pensée intime.

C'était le 21 juillet, sœur Marie-Madeleine évoquait les joyeux souhaits de fête des années précédentes. Et la même question revenait sans cesse, lancinante : « Maintenant où sont-elles ? »

On nous interrogea pour ne pas en perdre l'habitude ; puis, à 10 h et à 5 h, on nous servit un bol de beau riz, ainsi qu'une soupe réconfortante.

Deux sérieux bombardements américains nous firent comprendre que ces derniers ne perdaient pas leur temps.

Vers 10 h du soir, ce fut le départ en camion. Quand nous parlons de camions, il faut comprendre que sont de vieux véhicules destinés au transport des sacs de céréales. Sur la plateforme, des soldats nous entassaient de telle manière qu'il nous était impossible de remuer un membre.

Il devait être plus de 11 h, quand le camion nous déposa en pleine campagne, au bord d'une rizière. La lune n'éclairait pas encore ; ce fut donc en pleine obscurité qu'il fallut organiser la

marche sur l'étroit talus qui servait de sentier. À cette saison les rizières sont pleines d'eau. Ceux qui ne suivaient pas exactement la ligne droite prenaient un bain et c'est ce qui arriva à sœur Marie-Henriette. On la repêcha tout de suite, mais elle y laissa un soulier et continua sa route avec un pied nu.

Après une marche de plusieurs kilomètres, arrivés sur un assez grand espace, nous suppliâmes les soldats de nous laisser finir la nuit là. Peine perdue, il fallut reprendre le sentier difficile.

Enfin, une lumière apparut dans le lointain. C'était le but. Nous étions rompus de fatigue, mais le premier réconfort fut un long discours auquel nul d'entre nous ne comprit grand-chose tant nous étions appesantis par le sommeil. Les soldats nous donnèrent ensuite une mince couverture de coton déjà bien usée : quelques privilégiés eurent la chance d'attraper un drap, et on nous conduisit à une centaine de mètres dans un autre bâtiment, école primaire désaffectée et passablement délabrée.

Les hommes furent dirigés d'un côté, les femmes de l'autre. Il était à peu près 2 h du matin.

Trois femmes occupaient déjà la chambre qui devenait la nôtre. Dans une pièce contiguë, des hommes parlaient à voix basse, ce qui augmentait les craintes de Mère Mechtilde. Nous devions savoir le lendemain que nos voisins étaient le Consul de France, le Vice-Consul, le secrétaire du Consulat, et le journaliste Monsieur Chanteloup. Ce dernier, représentant de France-Presse au Japon, était venu à Séoul pour assister aux réunions du nouveau parlement ; il fut interné quinze jours après.

Étendues sur le plancher nous avons dormi. Au matin, les gardes nous conduisirent dans une petite cour où nous pûmes enfin faire notre toilette. Un gros pot de grès était plein d'eau et nous avions trois cuvettes à notre disposition. Quelques jours après on nous donna un morceau de savon, une brosse à dents et

de la poudre dentifrice. Le Consul, Monsieur Perruche, qui avait eu vent de notre dénuement nous fit passer une grande serviette-éponge ; en la coupant en cinq nous eûmes chacune une serviette de toilette.

Comparée à l'installation de Séoul, l'installation du camp nous parut confortable. La chambre était spacieuse et claire avec de grandes fenêtres. Une autre ouverture donnait sur le corridor. C'est là que les gardes avaient établi leur demeure permanente et nous étions jour et nuit sous leur regard.

Les personnes qui occupaient la pièce avant nous étaient trois Miss américaines méthodistes à Kai-Song, sur le parallèle. Aussi avaient-elles été arrêtées dès le 29 juin. Elles nous accueillirent avec beaucoup d'amabilité et furent très heureuses d'avoir des ciseaux pour couper leurs ongles. Elles avaient été emmenées, tout comme nous, sans pouvoir rien emporter. Ces ciseaux rendirent service à tous : hommes et femmes venaient nous les emprunter, et les gardes les trouvèrent tellement à leur goût qu'au changement de camp, il nous fut impossible de nous les faire rendre. Heureusement sœur Marie-Henriette avait aussi des ciseaux à broder : ceux-là nous les avons conservés jusqu'à la fin.

La vie au camp s'organisa : nous étions réveillés le matin par les soldats qui couraient au ruisseau voisin pour faire leur toilette en hurlant des chants communistes. À 6 heures, les hommes allaient par groupe se laver, et quand ils avaient terminé, c'était notre tour.

Trois repas par jour, si on peut appeler « repas » un bol d'eau de navet et une poignée de riz que l'on nous servait à des heures très inégales. Il nous est arrivé de dîner à 3 h de l'après-midi et de souper à 9 h du soir. Le riz était de bonne qualité, bien cuit, mais en quantité très insuffisante et les hommes mouraient de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à pied, les fatigués attendent sur la route un camion qui n'arrive que le soir. Selon l'habitude les soldats américains suivaient le même itinéraire.

La nuit était avancée quand on débarqua à Tjo-San-I. Nous retombions dans les maisons coréennes, mais quelles maisons ! Nous n'en avons pas vu encore d'aussi sordides. Portes et fenêtres n'avaient que leurs montants. Point de lumière, heureusement la lune nous éclairait. Un sac trouvé par terre ferma la moitié de la porte. La valise de Madame Martel fut placée devant la fenêtre et sur la terre on essaya de dormir.

Le lendemain, l'ingénieur Père Bultaut, des Missions étrangères, vint à notre secours pour fermer les ouvertures mais, malgré sa bonne volonté, il n'y réussit guère.

Nous revoyons ces nuits pendant lesquelles, après deux ou trois heures de premier sommeil, nous restions pelotonnés, accroupis sur nos talons jusqu'à l'aube.

Une impression d'abandon planait sur tout le camp. Il n'y avait plus de ravitaillement régulier. Un capitaine nous permit de prendre à l'entrepôt du village un peu d'huile, des haricots, de la farine. Après cela, personne ne s'occupa plus de notre nourriture. Pas de bois. Les hommes, Consul de France et Vice-Consul d'Angleterre en tête, allaient chaque jour à la montagne pour couper quelques arbres. Pour assurer à notre chambre un minimum de chaleur, nous allions dans les champs, ramasser n'importe où quelques brindilles sèches de dépouilles de maïs.

Parfois, nos gardes disparaissaient complètement. Chaque jour, des bandes de soldats chinois et coréens, ressemblant fort à des fuyards, traversaient le village et s'égaillaient dans la montagne. Que se passait-il ?

Nous ne restâmes à To-San-I qu'une semaine.

En donnant l'ordre d'un nouveau départ, le chef coréen ajouta : « N'allez pas vite, si vous marchez lentement vous rencontrerez peut-être l'armée américaine. »

La consigne fut donnée de faire un kilomètre à l'heure. Pour qu'elle ne soit pas violée, le Père Villemot, 82 ans, devint chef de file.

On partit vers 5 h du soir. Après deux kilomètres, la pluie survint. Ce n'était qu'une ondée, mais ce prétexte parut suffisant pour retourner. Ainsi nous gagnions du temps.

Le lendemain nouveau départ, mais les invalides demeurèrent. « Ils auront des chars à bœufs ! ... » Ah ! ces chars coréens, simple plancher sans montants ; il faut en avoir goûté par des chemins impossibles pour savoir ce que c'est !

Le capitaine qui conduisait la colonne des hommes leur dit : « Pourquoi quelques-uns d'entre vous n'iraient-ils pas voir ce qui se passe dans le sud ? Je vous donnerai un sergent pour vous accompagner et, si vous ne reveniez pas parmi nous, je n'en serai pas étonné. Mais souvenez-vous que je vous ai toujours traités avec bonté. » Cette proposition causa un étonnement général. On avait de bonnes raisons pour se méfier.

Cependant, deux se présentèrent pour tenter l'aventure. Ils partirent avec un sergent qui leur parlait fort amicalement avec comme leitmotiv : « Vous vous rappellerez, n'est-ce pas, que j'ai été bon pour vous. »

Après deux heures de marche, ils rencontrèrent un poste militaire dont le chef parla longuement avec le sergent. Quand celui-ci revint, tout était changé. « Nous ne pourrions aller plus loin, dit-il, ce n'est plus comme avant, les Chinois viennent de remporter une grande victoire. Il y aurait trop de danger pour traverser les lignes, il faut retourner. » Retourner ! C'était tourner le dos à la liberté toute proche. Nos deux hommes

insistèrent. L'ami de tout à l'heure fit du marchandage :

– « S'il les accompagnait, aurait-il une bourse plus tard pour étudier à la Sorbonne ?

– Bien sûr !

– Pas seulement pour moi, mais aussi pour mes amis ?

– Certainement ! »

Le sergent réfléchit, puis finit par décider :

– « Non, c'est trop dangereux, rentrons. »

Et les deux hommes le suivirent la mort dans l'âme.

Le but de ce nouveau voyage était tout simplement Ko-San-Tjin que nous avons quitté quelques jours auparavant.

Ceux qui venaient en char eurent aussi leur navrante aventure.

Après plusieurs heures de trajet cahoté, il y eut un arrêt sur la route. La colonne américaine qui nous précédait n'avancait plus, car un pauvre soldat mourait sur le chemin. Sans doute parce que tout défaillait en lui, il demandait un œuf. Où trouver un œuf sur la route ? Mais une ferme était proche. N'écoutant que sa charité, notre Révérende Mère décida un garde à l'accompagner. Quand la maîtresse de maison entendit sa requête elle partit au poulailler, en revint avec trois œufs frais et, sachant bien que c'était pour un Américain qu'elle les donnait, refusa tout paiement.

Le Coréen est affable, hospitalier, c'est une de ses qualités foncières que le nouveau régime n'a pas encore supprimée, surtout à la campagne.

Revenue auprès du soldat, Mère Thérèse lui tendit l'œuf, mais un de ses camarades – sans doute pensant que ce secours était inutile, il n'avait, hélas ! que trop raison – le saisit au passage et l'avala. Le second fut happé par une autre main tout aussi avide. Notre Révérende Mère, voyant l'inutilité de ses efforts, garda le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pendant ce temps que devenait Mère Mechtilde ? Sœur Marie-Madeleine passa avec elle toute la journée du 16 ; ainsi se retrouvaient seules, celles qui en 1939 étaient parties les deux premières, heureuses et confiantes, pour commencer la fondation. Ce fut pour l'une et l'autre une grande douceur. On évoqua le passé, les années vécues à Aire ; du fond du cœur jaillirent de multiples confidences ; il y eut aussi des heures de silence, plus unifiantes que la conversation, car les pauvres mots devenaient impuissants pour traduire tout ce qui se passait dans nos âmes en ces heures d'angoisse et d'abandon total. Le soir vint ; un infirmier fit une piqûre à la malade et la nuit apporta quelques heures de repos.

Le 17 au matin, nouveau commandement : il fallait partir à pied ; ceux qui resteraient ne seraient plus ravitaillés.

Mère Mechtilde dit à sa compagne :

– « Je mourrai en chemin. »

Celle-ci lui répondit :

– « Je n'irai pas loin non plus. »

Alors elles se préparèrent mutuellement à la mort. Sœur Marie-Madeleine demanda :

« Grand-Mère – nous l'appelions ainsi depuis qu'elle n'était plus prieure –, avez-vous peur de la mort ? »

Elle répondit :

– « Oh non ! j'ai gardé mes défauts jusqu'à la fin et cependant je ne crains pas le jugement. Je suis comme un enfant qui attend l'appel de sa miséricorde. Si vous revoyez notre Mère et nos sœurs demandez-leur pardon pour moi de toutes les peines que je leur ai faites. Je ne crois pas que vous sortiez d'ici vivantes, cependant si vous avez le bonheur de retrouver nos enfants, dites-leur combien je les aime, que de tout cœur je les bénis. »

Soutenue par deux soldats américains, elle arriva dans la cour, mais elle paraissait si épuisée que les gardes eurent pitié. Un char à bœufs était là, chargé de sacs de millet ; ils firent monter Mère Mechtilde et sœur Marie-Madeleine. Le paysan qui conduisait le char et qui savait par quels affreux chemins il faudrait passer, chercha des cordes et attacha les voyageuses pour les empêcher de tomber. On avançait lentement dans l'air glacé, les cahots étaient nombreux et, à chacun d'eux, Mère Mechtilde gémissait doucement.

Arrivées au nouveau camp d'Ha-Tjang-Li, son agonie commença et ce fut une grande émotion pour toutes de ne pouvoir comprendre les quelques paroles embarrassées qu'elle adressait à notre Mère. À force de nous serrer nous avons trouvé la place pour l'étendre. Elle ne se rendait plus compte de ce qui se passait autour d'elle. Il valait mieux ainsi ; dans la chambre des enfants criaient, se disputaient, et c'est au milieu de ce bruit que sa belle âme se détachait de son enveloppe mortelle. Un Père des Missions étrangères avait pu conserver un bréviaire ; groupés autour de la mourante, nous avons fait, tout bas, les prières de la recommandation de l'âme ; elle a aussi reçu l'absolution mais sans comprendre. Elle est restée ainsi dans le coma jusqu'au lendemain à 11 h du soir ; c'était le 18 novembre. Alors, purifiée par son martyre, elle est allée au ciel – nous en avons la douce espérance – jouir de la paix éternelle et se perdre dans l'Amour infini.

Dès le jour suivant, notre Mère se plaignait d'une douleur au côté ; la fatigue augmentait, elle avait un peu de fièvre, une forte diarrhée et, ce qui nous inquiétait le plus, un grand dégoût de la nourriture. Nous mangions alors uniquement du millet, sans aucun assaisonnement, sans sel. Avec cela comment redonner de la vigueur à un estomac malade ? Elle s'alimentait peu et se

plaignait de plus en plus du point de côté. Un Père des Missions étrangères qui avait fait quelques études médicales rassura notre inquiétude au sujet d'une congestion pulmonaire. « Cela passera, dit-il. Si vous pouvez, donnez-lui de l'aspirine. » Mais, en ce temps-là, il n'y avait pas de remèdes. Notre Mère pressentait sans doute sa fin prochaine, car elle parlait de la mort avec un grand calme et, comme nous ne voulions pas l'écouter, elle insistait nous disant ce qu'il faudrait faire quand nous retournerions à Séoul.

Le 28 au matin, elle souffrait beaucoup de la tête, nous n'avions pour la soulager que des compresses d'eau froide à lui mettre sur le front. La journée s'écoula assez calme et vers le soir, sur notre demande, elle nous donna sa bénédiction d'une manière claire et nette, mais de nouveau, il nous fut impossible de la comprendre et il nous sembla qu'elle avait perdu connaissance. Une infirmière vint vers 9 h lui faire une piqûre, sans doute d'huile camphrée, c'était le seul remède et il ne se donnait que dans les cas désespérés.

Nous avons mis sous elle toutes nos couvertures, ce qui ne faisait pas une grande épaisseur, et notre Mère demeurait là sans bouger, sans donner aucun signe de vie consciente. Parfois nous lui disions : « Notre Mère, si vous nous entendez, serrez-nous la main », mais nous n'avions aucune réponse. Elle reçut ainsi l'absolution et, comme pour Mère Mechtilde, nous avons eu la douloureuse consolation de prier auprès d'elle. C'était, ainsi qu'auparavant, la même atmosphère bruyante, indifférente. Les heures s'écoulaient. Dans la chambre, l'obscurité était profonde, nous nous serrions autour d'elle, priant et pleurant. Le râle faiblissait, la respiration devenait plus courte : sans aucune plainte, sans un gémissement, notre bien chère Mère rendit le dernier soupir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puis elle sortit avec son trésor. Plusieurs soldats étaient étendus auprès de notre chambre. Elle tendit le bol au premier qui, après avoir goûté, murmura : « C'est sucré » et généreusement le fit passer à son camarade. Celui-ci savoura, mais c'est un troisième qui acheva le nectar, et leur regard était chargé de reconnaissance pour ce léger soulagement. Sœur Bernadette retenait difficilement ses larmes.

Comprenant que donner à droite et à gauche n'aide efficacement personne, nous avons adopté quatre soldats américains. Ils étaient catholiques et parlaient bien français.

Nous les revoyons nos protégés :

Hébert. – Il a une petite Jeanine aux yeux bleus, là-bas en Amérique, et il insiste pour qu'après la guerre nous allions chez lui en Californie manger les « canards farouches » qu'il tuera pour nous car il est un habile chasseur.

Laurent. – Son plus grand sacrifice est d'être privé de la Messe quotidienne. Profondément chrétien, il ne craint pas la mort. C'est, dit-il, « le jour de l'arrivée ». Il est fiancé à une Angevine, connue pendant la Grande Guerre, et il parle avec émotion de ses « belles lettres » dont il ressent fort la privation.

Leblanc. – Aux sentiments d'une délicatesse féminine. Ses yeux se remplissent de larmes quand nous évoquons son retour dans la grande ferme du Texas où l'attend peut-être encore la vieille grand-mère qui l'a élevé. Il ne sait pas lire le français, car c'est à la maison seulement qu'il l'a appris en entendant parler. Aussi vient-il prendre chaque jour sa petite leçon de lecture.

Bartlet. – Le Canadien bien vivant aux expressions savoureuses. Il comprend que son français est parfois incorrect ; aussi, demande-t-il à sœur Marie-Madeleine de lui apprendre les « gros mots », ce qui veut dire pour lui : le beau langage.

Nous leur apportons dans un lieu écarté une partie de notre

repas du soir. Hébert le reçoit dans le fond de son bonnet. Laurent dans la serviette qu'il porte toujours à son cou. Rentrés du travail, ils s'empressent de venir nous rejoindre, loin des regards coréens, car ils avaient besoin d'affection encore plus que de nourriture. Auprès de nous, oubliant mépris, injures, parfois les coups, ils retrempe leur courage dans une atmosphère de famille. Quand un nouveau départ nous aura séparés, nous serons aussi tristes qu'eux. Nous espérons que Dieu les a gardés. Nous sommes sûres que Laurent et Leblanc auront conservé, pour le rapporter à la maison, le pauvre mouchoir que nous leur avons offert pour leur fête : mouchoir de camp, chef-d'œuvre de sœur Marie-Henriette : deux morceaux de vieille étoffe rassemblés, mais avec une belle initiale brodée. Ils étaient si heureux de les recevoir : « C'est bon d'avoir un mouchoir quand on n'a pas de chemise. »

Quelle fut pendant les mois passés à Tjong-Kang la vie des prisonniers civils ?

On nous envoyait travailler aux environs du camp : il s'agissait d'arracher l'herbe et d'ôter les pierres des champs. Il était d'ailleurs assez facile de s'en dispenser. Ensuite chacun arrangeait à sa guise le reste du temps.

Nos sœurs faisaient beaucoup de couture, soit pour nous-mêmes, soit pour les soldats qui nous confiaient leurs hardes.

Les interrogatoires continuaient. Ils nous demandèrent un jour si cela ne nous plairait pas de rester dans la Corée du Nord après la guerre. Ils furent fort dépités de notre « non ». « C'est bien, revenez dans le Sud avec les Américains et vous verrez comme cela finira. » Il y avait des séances de chant en plein air où chacun participait à son tour. Souvent le soir, on nous invitait au cinéma et même au théâtre. L'un et l'autre pour la propagande. Dans la pièce que jouaient de piètres acteurs coréens, on voyait

des soldats américains entrer dans les maisons, tuer les femmes, emmener les jeunes filles. Les soldats spectateurs sifflèrent sans arrêt et quittèrent la salle avant la fin.

Les Pères missionnaires avaient la joie de faire un peu de ministère. Un travail d'apostolat s'amorçait : il y eut des retours à Dieu, des conférences de dix minutes données secrètement dans la chambre des officiers ; un bref mois de Marie en commun ; les pasteurs protestants évangélisaient aussi de leur côté.

Sans doute tout cela transpira ; aussi vers le milieu de mai, les hommes nous quittèrent pour occuper une maison coréenne blottie en pleine montagne, à 3 km sur l'autre rive de la rivière.

Les familles russes et turques les suivirent, sans doute parce qu'elles affichaient trop leur sympathie pour les soldats prisonniers. Deux ou trois semaines après, sœur Eugénie et la dame allemande eurent le même sort ; la première, sans doute parce que la leçon d'anglais qu'elle prenait chaque jour avec Leblanc fut repérée par les gardes, la seconde pour avoir échangé un couteau de poche contre du tabac.

Pour ceux qui restaient, la chambre était spacieuse, nous n'avions jamais été aussi à l'aise, ni aussi silencieuses, sans le tapage des enfants. C'est alors que le Seigneur nous envoya l'épreuve de la maladie. Nous avons déjà la dysenterie avec les angoisses qu'elle cause et l'accablement qu'elle produit. À cela vinrent s'ajouter : malaria et bérubéri.

Les docteurs coréens avaient alors des remèdes, sans doute avaient-ils trouvé quelques caisses laissées par les Américains. La quinine coupait la fièvre, mais ne l'empêchait pas de revenir.

Sœur Marie-Henriette eut sept crises de malaria. Sœur Marie-Madeleine se contenta de six, mais elle remplaça la septième par un fort bérubéri. L'enflure atteignit la poitrine, le teint était si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moustiques. Aussi partions-nous de très bonne heure. Le chalet devenait alors une salle de bains. Il était aussi notre réfectoire, car nous y prenions souvent le repas de midi, et notre salle d'étude, pour faire chaque jour un peu d'anglais avec le Père. Mais il était surtout l'Oratoire propice à l'oraison. Les heures vécues dans cet oasis d'ombre et de paix nous furent douces et joyeuses parfois ; car c'est à « Carmel-Plage » que se firent les fêtes de sainte Marie-Madeleine, de sainte Marthe avec couplets taquins et goûters de circonstance.

De plus en plus, la vie s'organisait autour de nous. Nous avions çà et là ensemencé quelques terrains pour avoir à l'automne une alimentation meilleure.

Le Père Crosby avait aménagé, à une centaine de mètres du camp, une ingénieuse installation pour faire bouillir le linge et se laver soi-même à l'eau chaude. La cuisine n'était plus reconnaissable avec son sol aplani, ses ustensiles variés, des étagères commodes. Notre toiture qui au moment des grandes pluies avait laissé couler sur nous une eau couleur de suie, venait d'être réparée ; coût : 70 000 yen. Les hommes s'organisèrent pour préparer le bois de l'hiver.

Puisque tout allait très bien, c'était le meilleur moment pour partir et cela ne manqua pas ! Le 10 août au soir, l'ordre de ne pas aller à la montagne le lendemain, de laver notre linge et de faire nos préparatifs courut dans le camp.

Adieu notre cher « Carmel-Plage » ! Devant nous s'ouvrait un nouvel inconnu.

11. Voyage et séjour à Out-Tjan

12 août 1952 – 27 mars 1953

Ceux qui voulaient paraître bien informés chuchotaient : « C'est pour Pyong-Yang, nous nous approchons du but. »

Notre chef avait dû entendre ces paroles car il nous dit au moment du départ : « Si tout ne va pas selon vos désirs, ne perdez pas le courage et la gaieté. » À part quelques accès de mauvaise humeur – et qui n'en a pas ? – ce lieutenant fut bon pour nous. Nous l'avons vu se fatiguer en courses, même la nuit, pour nous procurer le nécessaire. Ses efforts étaient souvent inutiles, mais on ne peut nier sa bonne volonté. À la fin, il fallut reconnaître que la région où nous étions cantonnés ne pouvait plus pourvoir à notre subsistance et ce fut la cause de notre déplacement.

Le soleil brûlant, l'entassement, les cahots – car les routes jamais entretenues ne sont plus que des ornières – et, par-dessus tout, l'écoeuvante odeur de la gazoline rendirent ce voyage fort pénible. Heureusement, il ne dura qu'un jour.

Le soir du 12, nous arrivions dans une petite ville remplie de troupes chinoises. Le conducteur nous dirigea vers une école primaire ; on refusa de nous y recevoir. Hésitations, puis nous sommes partis vers un bâtiment plus grand, probablement une école secondaire, dont on nous interdit l'accès. Nous voici devant un poste désaffecté, mais défense de descendre.

C'est l'habituelle comédie qui recommençait. Les Coréens n'avaient pas fait de progrès en organisation. Nous ? Nous y avons gagné en patience et nous avons ri en nous demandant

comment cela finirait.

Et cela finit par l'installation dans une maison coréenne où l'on s'installa, oh ! plutôt mal que bien, pour passer la nuit. Elle fut étouffante, à cause du voisinage immédiat de la cuisine, et les punaises rendirent le repos impossible. Aussi les deux nuits suivantes furent passées dans la cour, car nous sommes demeurés là trois jours, défaisant et refaisant nos paquets suivant les ordres ou les contrordres qui s'entrecroisaient. Un vrai campement de bohémiens et chacun y allait de son mot piquant.

Le 15 au matin, après le déjeuner, il fallut partir à pied mais avant que la colonne ait eu le temps de s'ébranler un camion vint nous prendre pour nous déposer quelques minutes après devant notre demeure.

Le nouveau camp se composait de plusieurs maisons coréennes, et il y avait assez de chambres pour que nous y logions quatre dans chacune. Nous ne pouvions croire à notre bonheur, nous trois et sœur Eugénie dans la même pièce, sans personne d'autre, cela ne nous était encore jamais arrivé. L'installation se fit joyeusement. Il y avait deux sorties : celle du midi nous permettait de recevoir le soleil en hiver, celle du nord donnait sur une galerie couverte et munie d'un plancher, lieu de repos aux heures de chaleur.

Nous n'étions pas au bout de nos surprises. Le représentant du peuple vint nous souhaiter la bienvenue et nous offrir un cadeau : une grande bouteille de « Kan-Tjang », condiment coréen, ainsi qu'une charge de bois.

Nos chefs nous expliquèrent que nous serions désormais ravitaillés par les Chinois, tout en demeurant sous la surveillance des Coréens.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

12. Voyage et second séjour à Pyong-Yang

27 mars – 17 avril 1953

Sur le camion, les sept voyageurs gardaient le silence. Où allions-nous ? Le Père Coyos surveillait les tournants, car, d'un côté c'était la route de la capitale, de l'autre celle de la Mandchourie. Le véhicule s'engagea du côté désiré, par des lacets de montagne. En pleine neige il faisait très froid, et nous avons dû laisser au camp les chaudes couvertures chinoises. Aussi, vers minuit, notre conducteur stoppa et nous conduisit dans un poste de police pour nous réchauffer. On repartit vers 3 h du matin, et ce fut, à travers la campagne coréenne, une longue course très pénible. Le chauffeur voulait faire de la vitesse, ce qui redoublait les cahots.

Arrivés vers 10 h dans un village, on nous avertit que nous ne repartirions que vers 6 h du soir. À cause des bombardements, la circulation en plein jour était dangereuse. Il est sûr que les bombes n'ont pas épargné ce malheureux pays. Combien de villages avons-nous rencontrés entièrement vidés de leurs habitants, aux maisons sans toit, aux murs à demi écroulés, et nous comprenions mieux pourquoi ils nous avaient cachés dans de misérables camps au creux des montagnes.

Descendus de camion pour nous délasser, nous essayions de manger, mais les estomacs trop bouleversés acceptent mal la nourriture. Seul le Père Coyos fit honneur aux poulets et aux gâteaux. Nous parlions peu, envahis par une seule pensée : à Pyong-Yang nous serions à 250 km du parallèle, à 300 km de Séoul ! Serait-il possible que dans quelques semaines nous retrouvions notre carmel, nos petites sœurs ? Mais les

retrouverions-nous ? Du moins nous saurions la vérité ; aussi tragique qu'elle soit nous l'aimerions mieux que cette douloureuse incertitude permettant toutes les suppositions sans en confirmer aucune.

Nouveau voyage dans la nuit que notre prudent conducteur voudrait peut-être moins éclairée par la lune.

Pyong-Yang ! « Est-ce possible ? » nous dit le Père. Que reste-t-il de la belle ville entrevue un matin du 21 juillet 1950 ? À vrai dire, rien. Tout a été rasé, volatilisé. Ici, tous, à commencer par le Président Kim et son parlement, vivent dans des souterrains. La guerre nous apparaît alors dans toute son horreur.

Notre chef ne paraissait pas trop savoir où nous conduire. Il s'arrêta dans un poste pour téléphoner. Un officier supérieur vint lui parler et de fines oreilles entendirent : « Ils ne vont pas avec les diplomates. » Ils étaient donc là ceux dont nous étions séparés depuis deux ans ; cela nous rendit plus confiants et joyeux. Enfin, nous voici sur une grande esplanade. Des officiers se précipitent pour nous aider à descendre ; un capitaine prend des paquets ; un commandant conduit sœur Marie-Madeleine. Où sommes-nous ? Dans une pièce convenable, très bien éclairée. Lieutenants-colonels et colonels nous attendent : c'est un scintillement d'étoiles. Ils nous font asseoir devant une table ornée de fleurs artificielles ; ils s'inquiètent de notre fatigue. « Dans quelques minutes un bon repas vous sera servi, puis nous vous conduirons dans vos chambres, les lits sont prêts ! » Ne rêvons-nous pas ? Non, car des jeunes filles-soldats, alertes et souriantes, apportent les plats : caviar, deux sortes de viande, légumes, nouilles, pommes, biscuits. Les serveuses s'excusent : « La soupe manque, mais il y en aura demain. » Les officiers debout nous regardent manger de bon appétit. Le repas fini, ils nous conduisent dans un

souterrain d'une centaine de mètres creusé sous la colline. Là sont les chambres à coucher. Voilà la nôtre. En effet les lits nous attendent ! Oh ! ce sont des planches posées sur deux tréteaux avec une paille et des couvertures, tout à fait la couche carmélitaine et cela nous ravit.

Ôter ses vêtements pour dormir, voilà plus de trente-deux mois que nous ne l'avons pas fait ! Aussi, malgré l'atmosphère chaude et humide, chacune s'endormit bien vite après un profond élan de reconnaissance vers le Seigneur.

Au matin, c'est le clairon qui nous éveille. Nous sommes dans une petite caserne. Les airs militaires, les mêmes qu'en France, marquent les différents actes de la journée jusqu'à l'extinction des feux. Nous verrons les soldats, jeunesse ardente, faire l'exercice, après avoir mangé leur maigre pitance : soupe et sorgho. La musique jouera des marches entraînantes pendant notre déjeuner, car ils veulent montrer à ces Européens ce dont ils sont capables. « Ce n'est pas de la soupe, c'est du rata ! » a joué le clairon. Ce n'est pas vrai pour nous car nos trois repas quotidiens sont abondants et aussi finement préparés que celui de l'accueil. Le seul reproche qu'on puisse leur faire est de manquer de variété. Plus de riz, mais du bon pain que l'on peut recouvrir de beurre. À 4 h, on nous sert du thé et des biscuits.

Vexés sans doute de nous voir en habits chinois, ils nous donnent des vêtements de demi-saison tout neufs et nous disent qu'ils se chargent de laver notre linge. Quelques jours après, le tailleur du régiment vint prendre nos mesures pour un complet. Nous pouvions choisir : robe ou pantalon.

Le docteur, après nous avoir examinés sérieusement à l'arrivée, vient chaque jour ainsi qu'une infirmière qui apporte des remèdes. Que manque-t-il à notre bonheur ? La douce certitude

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en s'inclinant avec respect devant les tombes vénérées.

Parmi les drapeaux de nombreuses délégations étrangères, il ne manque pas celui de la Corée.

À l'hôtel, la délégation brésilienne fait grand bruit, hommes et femmes portent des toasts enflammés et si nombreux qu'ayant vidé toutes les bouteilles ils finissent par trinquer avec des coupes pleines d'eau.

Le soir, nous sommes de nouveau reçus à l'ambassade ; il en sera de même le samedi, mais dans une atmosphère tout intime et familiale dont nous garderons le meilleur souvenir.

En regagnant l'hôtel nous pouvons admirer les illuminations vraiment féeriques et les ondes multicolores des projecteurs balayant le ciel.

Le samedi matin, le départ est fixé à 9 h. Monsieur Joxe, dont ni retards ni contre-temps ne peuvent lasser le dévouement, nous accompagne. L'avion décolle en effet, mais après quarante minutes de vol, le moteur donnant encore des inquiétudes, le pilote juge prudent de revenir. Cet avion fut donné par Churchill au général de Gaulle. Il est de fabrication anglaise et on ne pouvait trouver sur place les pièces nécessaires pour sa réparation.

Que va-t-on faire de nous ? Le retour par chemin de fer est envisagé, mais comme il est défendu de traverser la Pologne, il faudrait passer par Stockholm. La journée du samedi se passe en messages téléphoniques, Paris-Moscou, pour aboutir à une heureuse solution : un avion soviétique nous transportera à Berlin où nous attendra un avion français.

Tous ces imprévus nous ont empêchés d'assister à la Messe du Père Assomptionniste qui réside à Moscou pour le service spirituel des ambassades. Le Révérend Père était à la gare pour nous accueillir, c'est un Canadien et il parle bien le français. La

paroisse Saint-Louis des Français n'existe plus ; l'église est devenue chapelle orthodoxe, aussi le Père dit-il la Messe chez lui et, les jours de fête, dans les salons de notre ambassade.

À Moscou, la capitale rouge, l'Hostie et le Calice s'élèvent quotidiennement vers le ciel dans une supplication fervente, et qui pourrait douter que ce ne soit une semence de résurrection ?

Soixante-dix églises de Moscou ont été rouvertes au culte. Au moment des cérémonies la foule déborde sur les trottoirs. Pour l'office pascal qui commence à minuit pour se terminer à 4 h, les places sont prises dès 5 h de l'après-midi ; les chœurs de chant qui accompagnent chaque manifestation du culte sont d'une incroyable beauté. L'âme slave est profondément religieuse et le nouveau régime n'a pas encore étouffé ses aspirations millénaires.

Le dimanche 3 mai, entre 8 h et 9 h, nous prenons place dans les confortables fauteuils de l'avion russe ; une escale à 11 h en territoire soviétique pour déjeuner et à 3 h nous arrivons à Berlin en zone russe.

Un français nous accueille et nous fait monter dans l'autobus. Nous traversons la plus grande partie de la ville. Notre compatriote est un cicérone distingué. Voici la Sprée roulant ses eaux calmes entre des paysages bien différents. Ici : démolitions, ruines entassées. Là : reconstruction très avancée, jardins publics, corbeilles de fleurs. Notre drapeau s'agite sous la brise printanière, nous sommes chez nous, et c'est un accueil aussi chaleureux qu'à Moscou.

Un général est là avec la colonie française. Chacun de nous est saisi par des mains fraternelles qui l'entraînent vers l'hôtel de l'aérogare. La table est magnifiquement fleurie.

– « Que peut-on vous servir, ma sœur, limonade ou champagne ? »

– « Il ne faut pas que les asperges vous fassent oublier votre aile de poulet. »

– « Quel est le nom de votre carmel ? Nous connaissons bien celui de Versailles. »

– « Vous ne voulez pas les oranges maintenant ? Eh bien, emportez-les ! » et on nous en remplit les poches.

Que ferait-on de mieux pour les amis les plus connus, pour les parents les plus chers ? Oh ! comme sont vivaces et profonds les liens de la Patrie !

Deux heures d'escalas se sont écoulées et les journalistes n'ont pas assez de photos. « Laissez-les tranquilles, vous êtes cruels ! » leur dit énergiquement une dame, pendant qu'un Monsieur salue sœur Marie-Madeleine et lui offre son bras en lui demandant la permission de la conduire à l'avion.

Il nous attend, le cher oiseau de France. C'est un avion militaire, donc inconfortable, mais peu nous importe ; les trois couleurs en recouvrent la plus grande partie et cette vision de France est au-dessus de tout.

On s'installe sur les banquettes de fer ; c'est le dernier envol. À 7 heures du soir, parole frémissante : « Nous survolons la France. » Une minute de profond silence. Chacun se recueille et vit son bonheur. La voix de Monsieur Perruche s'élève joyeuse : « N'oublions pas le champagne ! » Monsieur Joxe avait eu en effet la délicate pensée de lui offrir quelques bouteilles pour ce moment unique.

8 h 30 : les lumières de Paris !

9 h : Le Bourget !

À la descente de l'avion, sous les éclairs de magnésium qui jaillissent de toutes parts, dans la cohue qui a vite rompu le service d'ordre, nous ne savons trop où diriger nos pas. Mais voici les membres de la famille de sœur Marie-Henriette qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vers le cher couvent de Saint-Paul qui, en 1939, accueillit avec tant de bonté les deux carmélites fondatrices et auquel nous rattachent tant de souvenirs. Nous ne voulons pas prolonger cette halte, il nous tarde d'arriver au béni petit carmel. L'auto repart emportant avec nous le Père Nau, aumônier de notre monastère ; nous voici à Paik-tong, l'église paroissiale dont les cloches sonnent à toute volée. Il fait nuit, mais la route montante est illuminée jusqu'au carmel, des centaines de personnes portant des flambeaux à la main nous attendent.

Arrivées dans la cour des tourières, la cloche carmélitaine fait entendre sa voix frêle et joyeuse. La foule s'entasse dans la chapelle beaucoup trop petite pour la contenir, on laisse la porte ouverte pour que ceux qui sont dehors puissent recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement chantée par les séminaristes et de nouveau le *Te Deum* monte vers le Seigneur.

Enfin, la porte de clôture s'ouvre et nous sommes dans les bras de nos enfants qui s'efforcent de dominer leur émotion pour chanter le Magnificat. Les arcs de triomphe se succèdent et c'est dans la salle de récréation que l'on peut enfin se retrouver en famille. Nous sentons la vive présence de nos deux mères et c'est d'elles que nous parlons tout d'abord. La conversation se prolonge, personne ne s'aperçoit de la fuite du temps.

Nous nous couchons après minuit. Voici nos anciennes cellules préparées avec amour. Rien n'est changé. Dans le silence et le calme de la clôture enfin retrouvée, une paix profonde nous envahit et les trois ans d'absence semblent s'évanouir.

Par une délicatesse touchante de notre Mère du Ciel, notre première Messe au monastère de l'Annonciation est celle de Notre-Dame du Mont-Carmel, célébrée par un nouveau prêtre.

*Gaudens gaudebo in Domino
et exultabit anima mea in Deo meo.*

10 Retraite : au Carmel, chaque sœur fait une fois par an une retraite en solitude complète ; la communauté tout entière suit, également une fois par an, une retraite prêchée par un intervenant extérieur.

Chronologie des événements

1853 : fondation du carmel d'Aire sur l'Adour

1936 : Élection de Mère Mechtilde comme prieure

1939 : Mère Mechtilde et sœur Marie-Madeleine quittent le carmel d'Aire sur l'Adour pour aller préparer la fondation en Corée. Arrivée des premières postulantes coréennes pour la fondation. Habitation dans des maisons provisoires

1940 : Départ de sœur Marie-Henriette, sœur Thérèse et sœur Bernadette pour rejoindre la fondation de Séoul

1941 : (*Juillet*) Installation dans le monastère définitif

1945 : Défaite du Japon face aux Alliés

La Corée est coupée en deux : le Nord sous la domination de l'URSS, le Sud sous la domination des États-Unis

1948 : Élection d'un gouvernement coréen en Corée du Sud qui devient la République de Corée. Élection d'un gouvernement coréen communiste en Corée du Nord. retrait de l'URSS et des États-Unis

1949 : Élection de Mère Thérèse de l'Enfant-Jésus comme prieure

1950 :

25 juin : Les armées communistes du Nord franchissent brusquement la frontière.

28 juin : Elles entrent dans Séoul.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

missionnaires.

Au carmel d'Aire, les derniers jours passèrent dans une prière plus fervente, plus abandonnée et... dans un travail intense ! La dernière fête de famille fut le 12 février où l'on célébrait les 50 ans de notre Mère Prieure. Tous les cadeaux, depuis le ciboire d'argent jusqu'aux pratiques alpargates (sandales de corde), étaient pour la Corée. Le chant traditionnel de fête fit couler bien des larmes... mais, ces larmes, Jésus pouvait les bénir car si elles trahissaient la souffrance du cœur elles ne reprenaient rien de ce qui était donné.

Les places des voyageuses étaient retenues sur le paquebot *Président Doumer* qui devait lever l'ancre le vendredi 14 avril.

Mais comme il fallait arriver assez tôt à Marseille pour faire les derniers achats, le départ fut fixé au lundi de Pâques, 10 avril.

Deux haltes avaient été prévues et permises : la première à Lourdes pour recevoir la bénédiction de l'Immaculée, la seconde, au cher carmel d'Arles qui se faisait une fête d'abriter les missionnaires pour une nuit.

Les grâces de forces vinrent comme elles le font toujours, au moment voulu... et tout se passa dans la belle simplicité carmélitaine.

Après le dernier repas ensemble, toute la communauté se dirigea vers la petite chapelle du jardin... on entendait déjà le ronflement des deux autos promises... La porte de clôture s'ouvre... elle est franchie... les mouchoirs s'agitent et... c'est fini. Deux partent vers un grand inconnu... Parmi celles qui restent, quelques-unes iront les rejoindre bientôt, mais pour les autres c'est « l'Au-Revoir » jusqu'à l'éternité... À travers tout, la joie pascale chante au fond des cœurs. La liturgie de ce jour était toute frémissante des « alléluia » d'un lundi de Pâques.

Table des matières

Préface

1. Préliminaires
2. Depuis la déclaration de guerre jusqu'à notre arrestation
3. Emprisonnement à Séoul
4. Notre voyage et séjour à Pyong-Yang
5. Voyage et premier séjour à Man-Ypo
6. Ko-San-Tjin, Tjo-San-I Allées et venues
7. « Marche à la mort » Séjour à Tjouny-Kan
8. Ha-Tjang-Li. Mort de nos deux Révérendes Mères
9. Séjour à Tjong-Kang
10. Deuxième séjour à Man-Ypo
11. Voyage et séjour à Out-Tjan
12. Voyage et second séjour à Pyong-Yang
13. De Pyong-Yang au carmel d'Aire
14. Le retour

Annexes

Chronologie des événements

Compléments biographiques

Mère Marie-Madeleine

Mère Marie-Henriette

Mère Marie-Mechtilde

Mère Thérèse

Sœur Bernadette

Origines de la fondation du carmel de Séoul d'après les chroniques du carmel d'Aire sur l'Adour